

Ce sont deux belles pièces aussi, pleines de mouvement, de vie, de scènes à effet, de bons mots, de sentiments élevés, de belles pensées. Elles ne sont pas sans défaut, les règles du drame, dans *Papineau* surtout, ne sont pas strictement observées, on y remarque des situations forcées, des personnages intéressants, mais en dehors de leur temps, quelques plaisanteries un peu triviales. Hastings demande trop brusquement la main de Rose à la fin du premier acte; nous aimons peu le coup de pistolet dont Pacaud menace Papineau pour le faire partir de Saint-Denis, et le rôle que le grand agitateur joue dans la cabane à sucre laisse à désirer; la crainte qu'il a de s'égarer dans les bois ne fait pas une bonne impression. Mais le sujet est si patriotique, la forme si entraînante, l'intérêt si soutenu, qu'on applaudit du commencement à la fin.

L'Exilé est plus parfait que *Papineau*, quoique moins émouvant, moins populaire. Ce n'est pas une œuvre d'invention, mais simplement d'adaptation; c'est un roman de Berthet mis en drame. En résumé: deux beaux succès, deux glorieux essais qui prouvent que, dans le drame comme dans la poésie, M. Fréchette est appelé à se faire un nom.

Madame Prume et M. Paul Dumas, l'ancien agent de L'OPINION PUBLIQUE, jouent les deux principaux rôles dans *Papineau*: ce sont deux véritables artistes. M. Dumas aurait été plus éloquent s'il s'était abandonné à sa verve, mais il était forcé, pour rester dans son rôle, d'être plus solennel et majestueux qu'entraînant.

Les extraits suivants des journaux de Montréal en diront plus long à nos lecteurs: L.-O. D.

On lit dans le *Courrier de Montréal*:

Salle comble à l'Académie de Musique. Chacun avait voulu aller applaudir le drame du nouveau lauréat de l'Académie Française. Ce n'est pas tous les jours qu'il nous est donné d'assister à une première représentation. On attendait beaucoup de la part de M. Fréchette, et nous pouvons dire que l'attente du public n'a pas été trompée. Les dialogues sont vifs, les réparties tombent à point, et l'intérêt se soutient jusqu'à la fin. Quelques-uns des passages respirent le plus pur patriotisme, et le souffle de la poésie le plus élevée. Les acteurs ont su faire ressortir les beautés du drame, et ont enlevé les applaudissements de l'auditoire. Citons en premier lieu Mme Prume, qui a joué Rose Laurier avec un talent, une expression que beaucoup d'artistes de profession auraient pu lui envier.

Les rôles de Georges Laurier, Dulac, Michel, Papineau, Desrousselles, Camel et Nelson ont été joués ou ne peut mieux. On pourrait peut-être reprocher à M. Fréchette d'avoir compliqué inutilement l'intrigue en choisissant comme amant de Rose un Anglais qui, dans son désir de rendre service à son ami Georges et à sa fiancée, Rose Laurier, deux patriotes s'il en fut, ne trouve rien de mieux à faire que de s'engager pour combattre les patriotes. Etant donné l'horreur qu'une patriote aussi exaltée que Rose éprouvait pour l'uniforme anglais, il était assez difficile d'amener un dénouement naturel de l'intrigue.

En effet, il semble assez étrange qu'au moment où les Anglais brûlaient les maisons des patriotes pour se venger, au moment où Papineau, cette idole des insurgés, traqué comme un bête fauve, était obligé de se réfugier à l'étranger, la simple déclaration de Hastings affirmant qu'il a combattu dans les rangs des volontaires dans l'unique but de protéger la propriété de Georges, suffit pour que ce dernier se jette dans les bras de celui qu'il considérait comme un traître, et lui accorde la main de sa sœur, convertie tout à coup de des idées de conciliation et d'union entre les deux races. Le rôle de Papineau, ne voulant pas permettre à ses compagnons de fuite d'accuser les Anglais des actes de brigandages commis par les volontaires, nous semble un peu outré.

Bref, dans son désir louable d'éviter de froisser la susceptibilité des Anglais, M. Fréchette s'est peut-être créé des difficultés qu'il aurait pu éviter, mais dont il a su se tirer avec son talent ordinaire. Eviter de se montrer rancunier vis-à-vis des descendants de ceux qui ont combattu contre les patriotes eût été suffisant, et il n'était pas nécessaire de charger Papineau de plaider la cause d'un peuple qui, après tout, est moralement responsable des excès qui ont été commis. Cela n'empêche pas que le drame dans son ensemble est excellent, et que le succès remporté par M. Fréchette fera époque dans les annales de notre littérature canadienne. L'ovation dont il a été l'objet en est la preuve. Appelé à grands cris par l'auditoire, il dut paraître sur la scène pour recevoir des mains de Mme Prume une magnifique couronne et des fleurs qu'on lui avait jetées. Les divers tableaux sont magnifiques, et la bataille de St-Denis a été représentée avec un naturel à faire croire aux spectateurs que les balles pleuvaient autour d'eux.

Compte-rendu de la *Patrie*:

La scène s'ouvre à Saint-Denis, dans la demeure de Georges Laurier qui souhaite la bienvenue à l'un de ses amis d'enfance, de ses compagnons de collège qui vient lui rendre visite après plusieurs années d'absence.

Mais cet ami est un Anglais et il arrive à Saint-Denis en pleine insurrection. On se prépare à l'assemblée des cinq comités et l'ami de Georges, Sir James Hastings, est pris pour un espion par les patriotes défiants. C'est cette erreur et l'amour que Rose Laurier, sœur de Georges, a pour le jeune Anglais qui forment l'intrigue dramatique de la pièce. L'intrigue quoique simple est fort bien conduite et l'intérêt se soutient depuis la première scène jusqu'à la dernière.

Parlons d'abord de Mme Prume dans le rôle de Rose Laurier. Jamais artiste plus sympathique, plus aimée et plus estimée du public n'a mis les pieds sur la scène montréalaise. Un tonnerre d'applaudissements souligna son entrée en scène et ce fut ensuite une ovation continue. Sa tirade, *Si j'aime mon pays*, la scène avec Michel le sauvage au deuxième acte, sa prière avant la bataille de Saint-Denis au troisième acte, furent l'occasion d'une grêle de bouquets.

M. Paul Dumas dans le rôle de Papineau et M. McGown dans le rôle de Nelson ont été superbes de dignité; M. Dumas avec ce calme qui distinguait à un si haut degré le caractère du grand tribun, M. McGown avec cet enthousiasme qui distinguait Nelson.

M. Trudel, dans le rôle difficile de James Hastings, M. Beaudry dans celui de Philippe Pacaud obtinrent leur grande part du succès de la soirée, et nous ne devons pas non plus oublier le petit Jules, fils de Mme Prume, qui promet un artiste de mérite pour l'avenir.

Parlons maintenant de M. Chas Labelle dans le rôle de Dulac. Impossible de mettre plus de bonhomie, de jovialité, de naturel dans ce rôle du patriote canadien qui a toujours le mot pour rire dans les assemblées politiques comme au milieu de la mitraille. A Saint-Denis, à Saint-Charles, dans la forêt, Dulac est le boute-en-train qui encourage les découragés et donne du cœur aux braves.

M. Chas Labelle n'est pas un amateur, c'est un artiste et un artiste distingué.

Passons à M. Brazeau, à Athanase (Chrysologue Derousselles, écnier, rentier et maître-chanteur. La tête que s'était faite M. Brazeau était tout un poème comique et ses citations latines avec sa théorie du sang-sauvage enlevaient l'auditoire, chaque fois qu'il ouvrait la bouche. Impossible de mieux rendre ce rôle difficile et ce que nous disions de M. Labelle nous le disions de M. Brazeau; ce n'est pas un amateur, c'est un artiste.

Le rôle difficile de Georges Laurier avait été confié à M. Louis Labelle que tout le public des théâtres connaît déjà à Montréal. M. Labelle, comme son homonyme est un amateur consciencieux qui étudie ses rôles et qui les réussit.

Michel le sauvage (M. Dufour) fut magnifique dans un rôle fort difficile; le costume, le langage, la dégainé tout était parfait; et M. Lériché dans le rôle de Camel "le québécois de St-Michel d'Yamaska" mérite les mêmes éloges.

Parlons maintenant de la pièce et de M. Fréchette. Nous avons si souvent parlé de *Papineau* dans les colonnes de la *Patrie* qu'il serait superflu de rééditer aujourd'hui tout le bien que nous en avons déjà dit. Le drame était magnifique à la lecture, et il est superbe sur la scène.

Une surprise avait été réservée à M. Fréchette. Tout l'auditoire se leva à la fin du troisième acte pour demander l'auteur. Cris de l'auteur! l'auteur! Fréchette! Fréchette!

M. Fréchette parut sur la scène entouré de ses acteurs, et des tonnerres d'applaudissements accueillirent la présence du poète. La musique du 65me régiment joua *Vive la Canadienne* et l'enthousiasme était à son comble. Aussitôt que le silence se fut rétabli, Mme Prume s'avança vers M. Fréchette et lui présenta en ces termes une magnifique couronne en bronze doré:

"Cher poète—Les braves enthousiastes qui vous accueillent ont déjà couronné l'auteur de *Papineau*. L'auteur dramatique est acclamé, nous couronnons maintenant le poète. L'Académie Française vous a décerné une couronne d'immortalité, nous vous offrons l'hommage des sentiments de vos concitoyens qui vous honorent et de vos concitoyennes qui vous admirent et qui vous le disent publiquement par ma voix."

Les bouquets pleuvaient sur la scène et M. Fréchette, suffoqué par l'émotion, pouvait à peine répondre aux compliments de Madame Prume.

N'oublions pas avant de terminer de dire un mot des décors des villages de Saint-Denis et de Saint-Charles et de la dernière scène: la frontière, dans un pinceau d'un compatriote, M. Garand. C'était historiquement fidèle et fort bien fait au point de vue artistique.

Appréciation du *Retour de l'Exilé* par la *Minerve*:

Nous exprimions hier le vœu que M. Fréchette essayât son talent sur un drame politique. Nous ne savions pas que le *Retour de l'Exilé* renfermait toutes ces qualités. Ce drame est purement un drame, et nous n'y trouvons pas matière à critique. Auguste DesRivières est un homme de 45 ans. Il revient à Sillery, près de Québec, après vingt-deux ans d'absence, suite d'une condamnation d'exil en 1837. En son

absence, Jolin, ancien commis de la maison DesRivières, s'est approprié tous les biens de la succession, grâce à un acte de vente fictif consenti par Auguste avant son départ. Il existe, cependant, une contre-lettre signée par Jolin, reconnaissant que ces biens appartiennent à Auguste, mais ce document passe pour être perdu, et Jolin, qui s'est mis à la tête d'une bande de voleurs, est devenu un homme aussi riche que dangereux. Il a pris chez lui, à titre de charité, une madame Saint-Valier, qui a une fille de 18 ans, Blanche. Son but est de circonvenir la jeune fille pour qu'elle consente à l'épouser. Madame Saint-Valier femme bornée et égoïste, se prête à ces machinations et fait violence aux sentiments de la jeune fille, qui est en amour avec Adrien, étudiant en droit de Montréal. Auguste arrive pour réclamer son héritage, sans argent et sans titres; mais il est hardi, plein de ressources et il va sans crainte relancer Jolin chez lui. Jolin commence par croire qu'il a encore sa contre-lettre, et s'entend avec une couple de vauriens pour le faire assassiner pendant la nuit. Adrien, qui s'est introduit à la faveur de l'obscurité sur le domaine DesRivières, pour tâcher d'apercevoir Blanche, surprend une conversation des bandits. Il pénètre dans la maison et arrive dans la chambre d'Auguste au moment où, terrassé, celui-ci va recevoir son coup de mort. Les cartes tournent, Jolin capitule pour un moment, mais il s'aperçoit bientôt qu'Auguste n'a pas le précieux document, et il le chasse de sa maison. En même temps, Blanche, exaspérée par les persécutions de sa mère et les violences de Jolin, s'enfuit pour se soustraire à un voyage vers les Etats-Unis, où le mariage avec Jolin devait être accompli de force. Auguste, privé de sa fortune et Adrien de sa fiancée, devinent tristement dans une auberge, quand, dans le cours de la conversation, Adrien mentionne le nom de sa mère: Berthe de Blonière. Berthe avait été mariée secrètement à Auguste avant son exil, et le père et le fils se reconnaissent. Auguste avait, avant son départ, déposé la fameuse contre-lettre, gîte de sa fortune, au nom de sa femme, et celle-ci, qui se croyait abandonnée de son mari, tandis que celui-ci avait reçu la nouvelle qu'elle était morte, n'avait jamais voulu même ouvrir les documents qu'on lui avait remis de la part d'Auguste. Adrien les ouvre, retrouve la contre-lettre, recouvre les biens de la maison DesRivières, épouse Blanche, tandis que Jolin part pour la prison.

Ce drame est très mouvementé et contient des alternatives de triomphe et de défaites, d'espérances et de découragement fort bien ménagées. Comme dans *Papineau*, le dialogue est parfait et la diction d'une grande élégance.

La représentation d'hier soir a été parfaitement goûtée par l'auditoire intelligent et nombreux qui remplissait l'Académie de Musique, et nous n'avons qu'à souhaiter d'autres succès à M. Fréchette dans la carrière nouvelle qui s'ouvre à son talent.

LA COLONISATION

Mgr l'archevêque vient d'adresser la lettre suivante au Rév. Père Lacasse, qui est nommé apôtre de l'œuvre de la colonisation dans l'archidiocèse de Québec:

QUÉBEC, 2 juin 1880.

Rév. Père Zach. Lacasse, O. M. I.

Mon révérend Père,

Québec.

Connaissant et désirant favoriser autant qu'il dépend de moi votre zèle pour la colonisation de nos terres par nos compatriotes, je vous nomme par les présentes l'apôtre de cette belle et importante œuvre dans l'archidiocèse de Québec. Vous y avez pouvoir de prêcher et confesser dans toutes les paroisses et missions, et je prie tous les membres du clergé de vous faciliter l'accomplissement de votre excellente mission.

Vous rendrez aussi un grand service à la religion et à la patrie en prêchant contre le luxe et l'intempérance, qui sont aujourd'hui les deux principaux obstacles à la prospérité de notre patrie.

Je prie Dieu de bénir votre zèle et de vous donner lumière, force et santé pour mener à bonne fin cette entreprise si importante pour sa gloire, pour le salut des âmes et pour le bien de notre cher pays.

Je suis heureux de vous informer que Nos Seigneurs les Evêques de la Province, à qui j'ai parlé de mon projet de former au plus tôt une société de colonisation dans mon diocèse, ont fortement approuvé ce dessein, et qu'ils se proposent d'encourager cette œuvre dans leurs diocèses respectifs.

Vous êtes autorisé à publier la présente lettre, si vous croyez que cela puisse être utile.

Veillez agréer, mon révérend Père, mes meilleurs souhaits et l'assurance de mon sincère attachement.

+ E. A., Arch. de Québec.

Sa Grandeur est dans le vrai en assimilant l'œuvre de la colonisation à une œuvre religieuse, à un apostolat, comme le clergé est dans son rôle en reprenant en mains cette cause éminemment nationale, abandonnée par les mains laïques.

A. G.

RELIQUE PATRIOTIQUE

Nous avons vu une épreuve de la magnifique lithographie que M. E.-J. Du-beau, marchand, de Québec, prépare pour le 24 juin prochain, et que tout le monde voudra acheter. Nous parlerons de cette gravure aussi belle que patriotique dans notre prochain numéro.

L'HON. LOUIS VINCENT

On lit dans *l'Illinois*:

La population franco-canadienne du Wisconsin vient de perdre, dans la personne de l'hon. Louis Vincent, de Chippewa Falls, récemment décédé dans le Minnesota, l'un de ses représentants les plus estimés et les plus marquants.

Né au Canada, M. Louis Vincent fut obligé de laisser, encore enfant, la province de Québec pour aller se fixer, en 1830, avec ses parents, à la Prairie-du-Chien, alors l'un des postes de traite les plus importants du Wisconsin. L'instruction du jeune Vincent laissait beaucoup à désirer, au moment où il s'éloigna du sol; heureusement, il put puiser à l'école d'un instituteur français, établi à cette époque à la Prairie-du-Chien, les notions élémentaires des langues française et anglaise. Il débuta dans la vie comme commis au service d'un des plus riches traiteurs du poste; mais bientôt les limites de la bourgade à demi civilisée parurent trop étroites à l'ambition du jeune homme.

Doué d'une énergie à toute épreuve, Louis Vincent laissa le toit paternel à 20 ans, sans autres ressources que son intelligence et ses bras vigoureux, et pénétra hardiment au sein des belles forêts qui bordaient, il y a un quart de siècle, les rivières Eau-Claire et Chippewa.

Le travail des premières années fut assez pénible pour le jeune pionnier. On le voit tour à tour maniant la hache, au gouvernail d'un bateau à vapeur, ou à la poursuite des bêtes sauvages pour se procurer la nourriture nécessaire. Le succès ne se fit pas attendre. En moins de cinq ans, il économisa suffisamment, grâce à ses habitudes de vie réglées, pour acheter des terres à pin considérables sur le parcours de la rivière Chippewa et de ses tributaires.

Les transactions qu'il fit sur le bois de sciage depuis 1860 furent si importantes, qu'il se vit en mesure, il y a cinq ans, de faire l'acquisition, avec quatre compatriotes, de l'une des plus grandes scieries du Wisconsin, aujourd'hui en pleine opération.

En affaires, M. Louis Vincent faisait preuve d'une sagacité peu commune. Les traits les plus saillants de son caractère étaient la droiture, la franchise et la générosité. Jamais Canadien-français dans le besoin ne s'adressa vainement à M. Vincent. Son cœur comme sa bourse était ouvert à tout le monde.

M. Louis Vincent, qui était l'un des plus anciens pionniers de la vallée de la Chippewa, fut appelé, en 1876, à représenter le comté de Chippewa dans la législature du Wisconsin, et en 1878 au poste de maire de Chippewa Falls. Il s'acquitta avec distinction de ses devoirs de maire et de député. Les services signalés que M. Vincent a rendus au comté de Chippewa, depuis son organisation, rendront sa mémoire chère à tous ceux qui l'habitent.

Pauvreté et Souffrance.

J'étais accablé de dettes, de pauvreté et de souffrances depuis des années. J'avais une famille nombreuse toujours malade, et les comptes de docteurs m'écrasaient quoique leurs remèdes ne leur fussent au bon lieu. J'étais tout à fait découragé, jusqu'à ce qu'un an lorsque, d'après l'avis de mon directeur spirituel, je me procurai le Hop Bitters, je commençai à en faire usage, dans l'espace d'un mois nous recouvrâmes tous la santé et aucun de nous n'a été malade depuis, et je puis dire à tous les hommes pauvres: vous pouvez conserver la santé à vos familles pendant un an avec les Amers de Houlton, le meilleur marché qu'une seule visite de docteur, je parle par expérience.

UN TRAVAILLEUR.